

« C'est l'idéologie qui a valu au XXème siècle d'expérimenter la scélé-ratesse à l'échelle des millions. »

# Alexandre Soljenitsyne

## Initiation à son œuvre 2/3

par Danièle Masson

Venons-en à son œuvre. Avant de l'écrire, il l'a d'abord conçue pendant ses huit années d'incarcération. C'est là qu'il commence à rassembler ses matériaux, écrit dans la mesure où il le peut et camoufle ses écrits, mais surtout il dresse sa mémoire en écrivant des poèmes qu'il mémorise et brûle ensuite. Ces poèmes, c'est une étape vers la prose : il s'exerce à apprendre par cœur ce qu'il écrira plus tard.

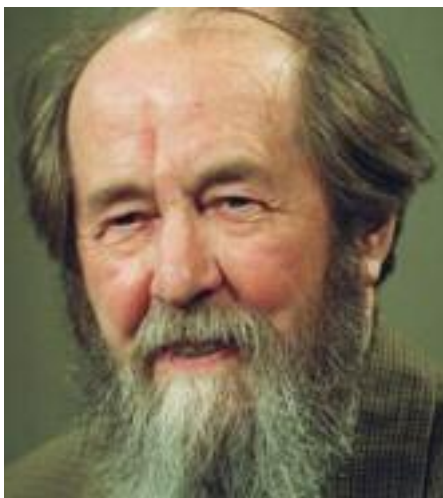
Je crois que, pour entrer dans son œuvre, il faut commencer par *Une journée d'Ivan Denissovitch* et *La maison de Matryona*. Œuvres courtes, faciles à lire, à mi-chemin entre la nouvelle et le roman.

*Une journée*, c'est la journée ordinaire d'un zek (bagnard, détenu) dans un camp ordinaire de Sibérie. On y travaille tant que le thermomètre ne descend pas au-dessous de - 41°, dans un chantier baptisé « *Cité du socialisme* » où les détenus bâtissent eux-mêmes le mur qui leur interdit l'évasion.

Le héros, Ivan, est un paysan sans culture, débrouillard et digne, vrai Robinson Crusoe de l'univers concentrationnaire. Il n'a pas été arrêté pour des raisons politiques. Soldat en 1942 d'une armée russe encerclée par les Allemands, il est fait prisonnier par eux, puis s'évade. Il

purge alors dix ans de camp soviétique simplement pour avoir été en contact avec l'Occident, et donc soupçonné d'espionnage.

Ivan pratique au camp une morale rigoureuse : pour survivre dans la dignité, il assume son travail non comme une corvée, mais comme un exploit. Il construit son mur du mieux qu'il peut, et échappe ainsi à son destin de détenu : le travail lui rend sa dignité d'homme. D'anciens bagnards ont reproché à l'auteur cet aspect de son livre : en réalité les esclaves du goulag sabotaient leur travail. Mais Soljenitsyne veut faire d'Ivan le symbole de cette Russie courbée mais non brisée, de cette Russie « *sans voix ni écriture* », pour laquelle il écrit.



Lui-même est tout le contraire d'Ivan : intellectuel alors que son personnage est un moujik. Mais à leur contact, Soljenitsyne dit être devenu « *moujik dans l'âme* » et, en restituant aux bagnards leur passé, il a délivré des millions de consciences malheureuses, comme en témoigne l'immense correspondance qu'il a reçue. L'un de ses correspondants se reconnaît : « *Ivan c'est moi, je peux énumérer tous les personnages par leurs vrais noms et non par leurs pseudonymes* ».

*La maison de Matriona* est un roman assez exceptionnel puisque l'héroïne est une femme, alors que l'univers de Soljenitsyne est presque exclusivement masculin : au camp, pas de femmes, et même, dit Ivan, « *une femme, je ne sais plus comment c'est fabriqué* ». Matriona est une vieille paysanne Kolkhozienne qui a réellement existé : c'était la logeuse de Soljenitsyne quand il a été envoyé en relégation. Elle est une image et une figure exemplaires du destin russe : modèle d'abstinence, elle ne s'installe pas, n'achète pas des choses pour se préserver, n'engraisse pas le cochon comme le font les voisines, et meurt tragiquement victime de sa générosité.

Et puis il y a les grands romans : *Le premier Cercle* et *Le Pavillon des cancéreux*.

*Le Premier Cercle* est tiré de la première expérience concentrationnaire de Soljenitsyne : des savants sont emprisonnés dans une prison spéciale, la charachka. L'un découvre une science redoutable, la phonoscopie, qui permet d'identifier les individus par leur timbre de voix aussi nettement que l'identité judiciaire différencie les empreintes digitales. C'est un moyen pour Staline de parfaire la loi des suspects et d'emplir les camps. Le titre est ironiquement emprunté à Dante : on est en enfer, mais c'est le premier cercle, le cercle privilégié, celui dans lequel il place les sages de l'antiquité. Les sages du XX<sup>ème</sup> siècle, ce sont symptomatiquement les savants, à la fois tout puissants et démunis dans leur prison dorée.

Quant au *Pavillon des cancéreux*, il est inspiré lui aussi de son expérience. Mais ce pavillon, c'est symboliquement le pays tout entier *cancérisé* par le régime soviétique.

Ce qui est paradoxalement intéressant dans ces trois romans, c'est que les personnages usent de la seule liberté qu'on leur laisse : celle de la parole. Dans ce domaine, dit Soljenitsyne, on fiche la paix aux zeks, alors que dans les camps chinois, on prétend les rééduquer, et on donne d'ailleurs aux déportés le nom d'« *étudiants* ». C'est pour cela peut-être que

le goulag chinois – le Lao Gai – n'a pas eu de Soljenitsyne.

Donc, dans *Le premier cercle*, on a plusieurs conceptions de la vie qui s'expriment : celle du rationaliste Nerjine (dont le modèle est Soljenitsyne lui-même), celle du chrétien Sologdine (dont le modèle est son ami Dimitri Panine), et Roubine, resté marxiste malgré son incarcération.

Dans *Une journée*, le paysan côtoie l'intellectuel des Lettons, des Estoniens, des Lituanais, des Ukrainiens côtoient les Russes, rappelant le drame des nations annexées au temps du pacte germano-soviétique.

Cela donne un univers bariolé, des romans polyphoniques qui permettent de saisir le réel par le prisme de plusieurs points de vue, souvent opposés. Et c'est un cinglant démenti à la volonté communiste d'uniformiser, d'imposer la pensée unique, d'écraser les personnalités, de les priver de liberté. Un personnage du *Premier Cercle*, Bobynine, tient crânement tête au ministre de Staline : « *Avec quoi pouvez-vous me menacer ? De quoi pouvez-vous me priver ? De mon travail d'ingénieur ? Vous y perdriez plus que moi. Quelqu'un que vous avez privé de tout n'est plus en votre pouvoir. Il est de nouveau entièrement libre* ».

Il faudrait encore évoquer *L'Archipel du Goulag* somme énorme de trois tomes. D'après son expérience personnelle et de multiples enquêtes (il a interrogé 227 témoins), Soljenitsyne dresse le mémorial, le martyrologe du Goulag, et arrive au chiffre de 65 millions de morts, pour la seule URSS, du fait de la guerre permanente menée par le gouvernement soviétique contre son propre peuple.

## Héraut de la vérité

Soljenitsyne réclame pour son pays un tribunal de Nuremberg pour les coupables : « *Silence les rescapés ? Face à notre pays, face à nos enfants, nous avons le devoir de les rechercher tous et de les juger tous. En taisant le vice, nous le semons et à l'avenir il n'en donnera que mille fois plus de pousses* ».

Ce souci de crier la vérité est ce qui anime Soljenitsyne : « *qu'au moins le mensonge ne passe pas par moi* » dit-il. Dès 1967, dans une lettre au Congrès des écrivains, il écrivait : « *Nul ne peut barrer la route à la vérité, et pour sa marche en avant, je suis prêt à affronter la mort* ». Dans son discours de Prix Nobel, il citait un proverbe russe : « *une parole de vérité pèse plus que le monde entier* ». Et, plus simplement, il demandait aux Russes qu'on arrêta de crier qu'on les arrêta : « *il faut crier, crier que vous êtes arrêtés, peut-être alors vos concitoyens se seraient-ils rebiffés ? Peut-être les arrestations auraient-elles été moins aisées ?* »

Et justement, selon Soljenitsyne, la clé du communisme, c'est le mensonge, qui engendre forcément la violence. Ce mensonge, c'est l'idéologie, qui veut que le mal soit reconnu comme un bien. Les nazis, dit Soljenitsyne, nommaient ouvertement leurs sous-hommes, ils étaient sans avenir parce qu'ils manquaient d'idéologie. Le communisme, au contraire, se sert du levier idéologique pour justifier ses massacres par la promesse des lendemains qui chantent ; il ajoute au crime un supplément de cynisme et de tartufferie qui permet de multiplier les cadavres. « *L'imagination des scélérats de Shakespeare s'arrêtait à une dizaine de cadavres, parce qu'ils n'avaient pas d'idéologie. L'idéologie apporte la justification recherchée à la scélératesse, la longue fermeté nécessaire aux scélérats. C'est l'idéologie qui a valu au XXème siècle d'expérimenter la scélératesse à l'échelle des millions* ».

En Occident, on a souvent voulu circonscrire le mal en rendant Staline seul responsable des massacres. Or Staline fut le continuateur conséquent et fidèle à l'esprit de la doctrine léniniste : « *Le stalinisme n'a jamais existé. C'est un concept fabriqué après 1956 par la pensée occidentale de gauche pour sauver les idéaux communistes* ».

Mais, face au communisme, sa conception de l'homme n'est pas manichéenne. *L'Archipel* accuse, mais c'est aussi la confession d'un coupable. Il rappelle qu'à l'armée, à l'école d'offi-

ciers, on les dressait comme de jeunes fauves, et que lui, l'officier Soljenitsyne, faisait tourner en bourrique ses subordonnés, malmenait l'indolent ou l'indocile. Et il confesse : « *j'étais un bourreau entièrement prêt* ». Car, dit-il « *l'homme est tantôt plus près du diable. Tantôt des saints* ». Et il a cette parole profonde : « *j'ai découvert que la ligne de partage entre le bien et le mal ne sépare ni les États, ni les classes, ni les partis, mais qu'elle traverse le cœur de chaque homme et de toute l'humanité* ». Vision d'un homme mêlé, complexe, en lutte contre lui-même ; tout le contraire de la conception communiste d'un bon prolétariat et de méchants capitalistes dressés les uns contre les autres.

L'originalité de Soljenitsyne, dans le monde absurde et inhumain des camps, c'est de parier pour la dignité humaine. Un autre bagnard devenu écrivain, Chalamov, qui passa un quart de sa vie dans les camps, de 1929 à 1959, pense que l'homme empire dans les camps. Il en a rapporté un livre de témoignage, *Les récits de la Kolyma*, où il décrit l'homme devenu rebut ou chacal, de toute façon inhumain : « *L'expérience des camps, écrit-il, est entièrement négative* ».

Au contraire Soljenitsyne bénit en quelque sorte la prison. Son ami Dimitri Panine disait de lui, avec un peu d'ironie : « *la prison lui était aussi indispensable que la pluie à la terre asséchée* ». Car elle a dessillé ses yeux, rendu lucide le jeune officier communiste, lui a donné la trempe nécessaire pour instruire, pendant toute sa vie, le long procès du communisme. À Bernard Pivot, il disait en 1975, dans l'émission *Apostrophes*, « *Si je n'avais pas été en prison, je n'aurais pu comprendre la réalité, je n'aurais pas reçu la trempe indispensable à la force. L'homme que vous voyez devant vous, c'est la prison qui l'a fait* ». Et les personnages principaux de ses romans sauvegardent leur dignité en assumant leur destin ; ceux qui la perdent, ce sont les planqués, les licheurs d'écuelles, et les cafteurs. (à suivre)

Danièle Masson  
agrégée de l'Université